

Michel Barré:

- "Je lis toujours C.P.E. avec sympathie et intérêt. Les articles sur le journal scolaire dans le n° 235-236 m'ont donné envie de mettre au net des réflexions nées de plusieurs rencontres du CLEMI où j'exposais et commentais des presses d'imprimerie et des journaux scolaires de 1926."

Quelques réflexions sur le journal scolaire et la presse adulte

La difficile reconnaissance d'un statut

Sait-on que Freinet préconisait au début le simple échange quotidien des imprimés de chaque classe (un par enfant correspondant) ? Naïvement, il croyait avoir droit au tarif Périodiques qui fut refusé par les bureaux de poste des grandes villes (à la campagne, la sympathie pour l'école atténuait la rigidité du règlement). Il fallut donc pour chaque instituteur-gérant déclarer un titre et une périodicité à la Préfecture pour obtenir ce tarif préférentiel. D'où la naissance du journal scolaire, généralement bimensuel.

Après la guerre, notamment à cause de l'épuration de la presse collaborationniste, une commission paritaire, réunissant professionnels et administration, attribua des numéros de presse CPPAP et bientôt les postiers eurent l'ordre de refuser le tarif Périodiques à toute publication ne possédant pas ce numéro.

En 1951, lorsque Freinet demanda à obtenir les mêmes droits pour les journaux scolaires, on lui répondit officiellement que c'était "réservé aux organes d'information et de culture". Travaillant alors à son secrétariat, je me souviens de sa colère. Il me demanda d'acheter au kiosque de la gare une sélection de ce qui existait de plus nul dans la presse dite du coeur et les journaux pour enfants, bénéficiant du statut de périodiques. Mon choix était si caractéristique que j'étais honteux de payer mon achat. Nous avons préparé un dossier significatif où figuraient aussi des extraits de journaux scolaires et il fut diffusé aux parlementaires. Il fallut pourtant des années pour obtenir, à condition de centraliser les demandes à l'I.C.E.M., que les journaux des enfants soient considérés comme de vrais périodiques.

Après cette reconnaissance juridique, c'est Alain Savary qui, en 1982, consacra la valeur éducative du journal scolaire. D'où les stages et manifestations du CLEMI qui renforcent l'ouverture de l'école sur le milieu de la presse.

Les effets pervers de la comparaison avec la presse adulte

Loin de moi toute réticence vis-à-vis de cette ouverture, toujours bénéfique si chacun conserve son identité. Mais j'observe que la seule référence adulte est généralement la presse d'information, notamment quotidienne, sans doute parce qu'elle est présente partout et s'intéresse sans doute davantage à ses futurs lecteurs. Or le monde de la presse est beaucoup plus divers, allant du plus technique au plus littéraire.

Nous refusons la tour d'ivoire scolaire où ne devraient pénétrer que les chefs d'oeuvre de la littérature passée, mais si nous ancrons l'éducation sur l'observation de la vie, c'est la vie tout entière qu'il faut observer. Sans vouloir de mal à la presse d'information (et encore moins à ses journalistes qui se débattent comme ils peuvent), nous ne pouvons la donner aux enfants pour modèle exclusif de la communication écrite. Dès les années 30, Freinet critiquait Jean Nohain qui, pendant le mois de congé des professionnels, confiait la rédaction d'un numéro de sa revue Benjamin aux jeunes lecteurs qui singeaient les articles qu'ils avaient lu précédemment. Faire fonctionner l'école comme une microsociété copiant la "grande", c'est partir du principe qu'elle est idéale et qu'il suffit d'y être les plus performants.

L'école préconisée par Freinet n'est pas le lieu où l'on commence par apprendre les règles immuables, mais celle où l'on découvre, par la pratique, la valeur de l'expression et de la communication, le respect des autres et les conséquences que cela implique.

Autant l'expression de premier jet, non travaillée, jetée en vrac dans un journal-torchon, révèle moins le respect de la spontanéité enfantine que le mépris pour ceux qui l'accueilleront, autant il me semble réducteur d'appliquer les schémas d'écriture d'une presse dont je ne suis pas certain, si j'en juge par les exemples anciens, qu'elle ait fait, depuis le début du siècle, des progrès de qualité

littéraire la posant comme un modèle.

Cela me gêne que certaines classes croient nécessaire de systématiser les colonnes étroites pour singer le journal de papa. Cela m'exaspère de découvrir la contagion des titres-calembours qui sont devenus la tarte à la crème du journalisme branché.

Je souhaite que les enfants apprennent des vrais journalistes que le respect des lecteurs passe avant celui du rédacteur en chef, pas quelques ficelles appauvrissantes, considérant parfois le lecteur potentiel comme un débile (certains logiciels de correction renâclent aux phrases dépassant une dizaine de mots), la moulinette remplaçant la recherche gastronomique du langage léger et savoureux.

La seule vraie règle du journal scolaire est d'intégrer la diversité de tout ce que ses jeunes auteurs peuvent avoir envie de communiquer (enquêtes, témoignages, débats, poèmes, amusements) sans passer par le carcan de rubriques stéréotypées, en rejetant toutes les routines, en un mot le conformisme envahissant de nos sociétés GATTifiées.

Les effets pervers de l'automatisation

Ce n'est sûrement pas l'automatisation que je critique. Dès les années 30, Freinet confiait aux enfants sa machine à écrire et proposait une presse automatique pour accélérer les tirages. Nul doute qu'il aurait adopté le micro-ordinateur. Ce qu'il voulait préserver, c'est que le journal appartienne vraiment aux enfants qui le conçoivent et le réalisent, avec l'aide des éducateurs, sans être prisonniers des techniques ou des machines.

Les matériels ne cessent d'améliorer les possibilités de créativité, mais on n'en voit pas toujours trace dans les résultats. A mon avis, le déficit principal est l'absence fréquente de couleur. Par la photocopie, les journaux deviennent gris. Faut-il rappeler que le bon usage du noir peut déjà en faire une couleur, à condition de ne pas le traiter seulement au trait mais par opposition de taches avec les blancs, les graveurs de lino le savaient bien. Et même si les photocopieurs et imprimantes couleur restent encore hors de portée, ne peut-on utiliser des moyens plus artisanaux (pochoirs, estampages, etc) pour ajouter quelques touches de couleur qui changent tout? Même à l'époque des sarraux noirs, des enfants publiaient en couleur. La vie d'enfant est trop courte pour publier triste.

Et si l'imagination reprenait davantage le pouvoir dans la classe?

Michel Barré, Rouen, décembre 1993



La sorcière vient de poignarder le propriétaire du palais pour s'emparer de ses serpents magiques...

dessin de Virginie illustrant un texte de Julien C.,
"La sorcière et les serpents magiques"
(extrait du numéro 57, décembre 93, du journal scolaire
"Les juniors ont la parole" publié par l'école R.Bastian
à Wittenheim, Haut-Rhin)